

Le socialisme et la classe ouvrière

Christian Rakovsky

Source : « *România Muncitoare* », le 13 mars 1905. Traduction MIA à partir des versions roumaine et anglaise.

Qu'est-ce que le socialisme ?

Le socialisme est la solution – la seule solution scientifique et la seule solution conforme au développement économique – au grand problème qui domine tous les autres et qui s'appelle la question sociale, c'est-à-dire la question de la pauvreté et du travail exploité.

Le but des efforts du socialisme international est bien connu : les socialistes soutiennent que l'exploitation du travail, avec toutes ses conséquences politiques, morales et intellectuelles, ne disparaîtra que le jour où les moyens de travail – la terre, les usines, les machines et tout ce qui sert à la production – passeront de la propriété privée à la propriété publique.

Même avec cette définition sommaire, les travailleurs peuvent comprendre à quel point le socialisme les concerne. En effet, même sans être socialistes, ils ne peuvent rester insensibles à un parti qui leur dit : « Nous seuls pouvons guérir les maux dont vous souffrez dans la société actuelle ». Il est donc impératif pour un travailleur qui se soucie de son propre sort et de celui de sa classe de connaître la doctrine socialiste et ses méthodes de lutte.

Et tout ouvrier qui étudie de près nos enseignements sera rapidement convaincu de la nécessité de devenir socialiste, non seulement parce que dans ces enseignements il trouvera la satisfaction de ses intérêts de classe, mais aussi parce que le socialisme est le dernier mot des véritables sciences économiques, et que la loi inexorable de l'évolution sociale pousse elle-même l'humanité vers la phase de la propriété socialiste.

Ici, je sens qu'on pourrait me faire une objection contre laquelle je voudrais mettre en garde. « Comment se fait-il, me dira-t-on, que le socialisme, qui est une vérité scientifique et qui prétend être le dernier mot de l'économie politique moderne, comment se fait-il que le socialisme cherche ses adhérents parmi les ouvriers, qui sont généralement moins éclairés que les classes dirigeantes. [...] »

À cette question, je répondrai avec les mots du philosophe anglais Hobbes : Si lors du calcul que deux plus deux font quatre, il entrait un intérêt égoïste, alors la moitié des gens soutiendraient que deux plus deux font cinq. Mais ce sont précisément les vérités sociales qui, s'intéressant aux institutions économiques, politiques et religieuses, touchent de près les intérêts des individus et des classes.

Il n'est donc pas étonnant que les gens instruits se détournent du socialisme : leurs intérêts de classe, leurs habitudes et leurs préjugés les poussent vers d'autres études plutôt que vers celles qui concernent le socialisme. [...] Dans l'état actuel des choses, les obscurs ouvriers sont donc les

champions de la vérité, car ce sont précisément leurs intérêts de classe qui se confondent avec les intérêts de la science sociale elle-même.

La classe ouvrière peut être fière de son rôle. Seule la classe ouvrière a la capacité de se dresser avec détermination face à tous ces diplomates présomptueux et imbéciles, et leur dire : combien est vile votre science de classe, qui se cache le visage pour ne pas voir les tristes réalités de la vie.

Pourquoi les socialistes affirment-ils que la question sociale ne peut être résolue que par la socialisation des moyens de production ? Mais d'abord, qu'est-ce que la question sociale ? Si nous examinons attentivement la société dans laquelle nous vivons, nous constaterons un fait qui devient de plus en plus constant et général, et qui se répète dans toutes les branches de la production sociale. Nous voulons parler de la contradiction, de la lutte permanente qui existe entre les deux principaux facteurs de tout progrès économique : le travail lui-même, d'une part, et les instruments de travail, d'autre part. Et par « instruments du travail », il faut entendre tout ce qui sert à la production (en dehors du travail de l'ouvrier) : les machines, les outils, la terre, les matières premières, les moyens de transport, en un mot, tout ce qui est appelé capital dans le jeu économique. Ainsi, d'un côté nous avons un travail désarmé, représenté par la classe ouvrière, et de l'autre nous avons un capital tout-puissant, aux mains de la classe capitaliste.

Cet état de fait est particulièrement caractéristique de la société capitaliste moderne. La société communiste primitive ne connaissait pas d'antagonisme entre les moyens de travail et le travail lui-même, car les deux étaient sous le contrôle de la société tout entière. La société antique et la société féodale n'ont connu que partiellement cet antagonisme. En tant que fait dominant, il n'existait que dans l'agriculture, à laquelle se réduisait la majeure partie de la vie économique de cette époque. Mais dans les métiers, dans la petite industrie de l'époque, nous voyons partout que le travail et les instruments de travail se confondaient dans la même personne. Les cordonniers, les tailleurs, les ferblantiers et tous les autres artisans étaient à la fois ouvriers et propriétaires, et dans la plupart des cas, ils n'exploitaient que leur propre travail.

Le capitalisme a mis fin ou est sur le point de mettre fin à cette ancienne harmonie entre le travail et les moyens de travail. Pour produire ce changement profond dans les relations économiques entre les hommes, il a fallu l'apparition des machines, le grand développement du commerce international, et le rôle majeur que le crédit, c'est-à-dire l'argent, a commencé à jouer.

Nous ne pouvons pas aborder dans cet article, même en passant, le développement historique de ces facteurs de production. Nous nous contenterons de les noter, et nous traiterons de leur explication à un autre moment. Ce qui nous intéresse avant tout, ce sont les conséquences de ce développement historique. Cette séparation entre le travail et les moyens de travail à qui la doit-on, sinon à la mécanisation. Les machines à vapeur ou à électricité ont guidé l'industrialisation de l'artisanat, la création de la grande production, du grand atelier, des grandes usines vers lesquelles se dirige désormais toute la vie économique du pays. Les chiffres nous le démontrent, et je me servirai de nos statistiques industrielles. Ainsi, sur les forces motrices de 60 744 chevaux-vapeur qu'utilise la petite et la grande industrie en Roumanie, 45 211 appartiennent à la grande industrie, représentée par 625 établissements. Dans notre pays, comme ailleurs, la grande industrie prend de plus en plus le pas sur la petite production.

Quelles en sont les conséquences ? Elles sont évidentes. La disparition constante et fatale des petits producteurs indépendants, que la mécanisation, après leur avoir arraché leurs vieux outils et les avoir dépossédés de leur propriété, jette dans les rangs du salariat.

Le grand capital, bien armé de machines et d'autres avantages qu'il peut se procurer, domine le petit atelier, qui disparaît ou continue à végéter, honteux de sa propre faiblesse. Le nombre des propriétaires diminue et celui des salariés et des dépossédés augmente ; et lorsque les socialistes disent que la loi de

la concentration capitaliste est la négation même de la propriété et la destruction du sentiment de propriété, ils n'énoncent pas un paradoxe, mais une vérité. De même, lorsque les socialistes affirment que le capitalisme lui-même prépare les masses au régime socialiste en détruisant par sa concurrence brutale la notion et le sentiment de propriété, ils se décrivent également la réalité.

Le rôle du capitalisme ne s'arrête pas là. Il ne se contente pas de prendre les instruments de travail des mains de l'antique fabricant indépendant. Ces instruments deviennent dans les mains du capitaliste un moyen d'exploitation et d'oppression. L'ancien outil obéissant avec lequel le travailleur soumettait à sa puissance créatrice les matières premières que la nature avait mises à sa disposition, transformées en grande machine, devient aujourd'hui son ennemi. La machine, se substituant utilement au travail de l'ouvrier, lui ampute son salaire quand elle lui permet de travailler, et le jette à la rue quand une amélioration rend la machine plus productive. C'est ainsi qu'est apparue l'armée de réserve du travail, c'est-à-dire les milliers de travailleurs qui, restant sans travail, sont réduits à la mendicité, au déshonneur et au crime, pour la plus grande honte de notre société dite civilisée.

Nous nous arrêterons ici à ce sujet pour aborder la deuxième partie du problème.

Nous avons vu que la question sociale réside dans la séparation forcée et dans l'antagonisme entre le travail et les moyens de production. Et, lorsque nous ramenons le problème à son expression la plus réaliste, nous favorisons la recherche de la solution. Car, n'est-ce pas alors un fait évident que cette solution se trouve dans le rétablissement de l'harmonie entre les deux facteurs de production ? Mais pour cela, faut-il nécessairement de revenir aux anciennes formes ?

Dans le passé, les travailleurs, voyant tout le mal que provoquaient les machines, les démolissaient et empêchaient leur introduction. Et pourtant, quel puissant facteur de bien-être matériel que les machines ! Quel enrichissement jusqu'alors inconnu ont-elles apporté à la productivité du travail humain !

Revenir aux anciennes formes, à la vie étroite de l'industrie domestique et aux coutumes patriarcales du passé, ce serait nier tout progrès scientifique et technique, ce serait détruire l'immense richesse accumulée par les efforts de millions et de millions de prolétaires, en un mot ce serait nier la civilisation elle-même.

C'est ici qu'intervient la solution socialiste ; la propriété collective des moyens de production. Ainsi disparaîtrait, d'une part, l'antagonisme entre les deux facteurs qui serviront à la même portée et se résoudre dans la même personne du producteur - la société entière - et, d'autre part, toute la recherche technique sera non seulement préservée, mais encore enrichie.

Ainsi, la profonde pensée du grand socialiste [Saint-Simon](#) trouvera sa justification : le bonheur du genre humain n'est pas dans le passé mais dans l'avenir.

Dr. C. Racovski